MODIFICATION (1er No PARU)
NOTE DE Mr G. MERTENS

3me ANNÉE — 15 Octobre 1909 — No 55

ABONNEMENT : 1 fr. 25 par An

LE RÉVOLTÉ

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

Paraissant le 1r et le 15 de chaque mois

ADMINISTRATION : Rue de Soignies, 14, BRUXELLES

On peut s'élever très haut, même du fond de l'abîme.
IBSEN.

La leçon d'un assassinat

—o—

En égorgeant Ferrer, malgré tous les meetings, malgré toutes les protestations et les implorations, malgré toutes les démonstrations PLATONIQUES — des libre-penseurs, des républicains, des socialistes - les dirigeants d'Espagne ont donné aux anarchistes la plus sanglante et la plus formidable des leçons.

Ils ont montré — ces dirigeants — que ce qu'ils redoutent, ce qu'ils craignent, ce ne sont pas les gambades de politiciens tels qu'Iglésias, mais bien l'œuvre d'éducation rationnelle des cerveaux, celle qui tend à faire naître et à développer l'esprit de libre examen qui crée des INDIVIDUS.

Cette œuvre là est essentiellement anarchiste. Elle constitue la base, le fond de notre activité.

Nous ne saurions être surpris de trouver contre nous toutes les puissances d'erreur et de mensonge personnifiées ici par des moines, là par des laïcs : radicaux ou socialistes.

Logiquement les anarchistes peuvent s'attendre à tous les arbitraires et à toutes les violences de la part des pouvoirs établis.

Et si, aujourd'hui, libéraux ou politiciens leur font risette, qu'ils se méfient, qu'ils n'oublient pas que c'est uniquement par raison d'opportunisme.

Maîtresse du pouvoir, de l'assiette au beurre — l'opposition d'hier se conduira vis-à-vis de nous comme la majorité défunte. Rappelons-nous l'affaire Dreyfus ! Ses lâchages, ses trahisons aboutissant à l'application des LOIS SCÉLÉRATES par les ex-camarades Clémenceau et Briand !

Et Jules Guesde ne nous a-t-il pas promis le poteau d'exécution ?...

Jules Guesde, comme les Bourgeois, est logique.

Soyons-le de même ! Et repoussons toute compromission, toute alliance même passagère, toute collaboration avec les politiciens de quelque parti qu'ils soient.

Restons nous-mêmes. Œuvrons dans notre propre sphère d'idées, indépendamment de nos plus proches voisins.

Entre eux et nous un abîme se creuse. Nulle considération ne permet de le franchir.

Si, dans la tragédie de Barcelone, l'on examine froidement les évènements, on perçoit clairement que les insurgés et surtout notre camarade Ferrer furent lâchés, trahis, par des personnalités politiques, libre penseuses etc.

C'est un enseignement nouveau dont nous devrons tenir compte à l'avenir. Il renforce ce que nous avons dit précédemment.

Une autre leçon à tirer des évènements de Barcelone et notamment de l'exécution de Ferrer c'est la nécessité, l'urgence de mettre en application des procédés terroristes appropriés aux formes oppressives que nous subissons.

Ce serait bien mal connaître la psychologie du Bourgeois, que douter de l'influence du sentiment de crainte, sur ses déterminations

Si avant d'ordonner un crime le maître songeait aux represailles qui l'atteindront inévitablement il est probable — il est même certain — qu'il réfléchirait.

Nous sommes en état permanent de légitime défense mais nous sommes aussi en état d'insurrection permanente. Il est donc de bonne guerre d'envisager l'application des moyens défensifs et offensifs.

La seule force du verbe est loin de suffire.

Le passé comme le présent le prouvant.

Ce n'est en effet que depuis le relâchement — pour ne pas dire l'abandon — de notre action terroriste, que l'arrogance et le cynisme des dirigeants ont franchi les bornes.

Dès le début de la tragédie de Barcelone — alors que la guerre des rues était finie et que l'orgie de sang commençait — si chaque exécution sommaire avait été suivie d'une exécution également sommaire d'un otage désigné — il est très probable que la liste des victimes d'Alphonse et de Maura eût été courtée. A l'heure actuelle Ferrer serait encore vivant et libre peut-être ?...

J'ai une confiance absolue en ce retour à la tactique terroriste adoptée aux circonstances et aux évènements. La persévérance des gouvernants dans l'œuvre d'étouffement et de crime nous y conduit.

L'ère des martyrs est bien close puisque l'idée est implantée dans les sociétés. Mais l'ère de l'action violemment offensive, l'ère des représailles susceptible de donner à la guerre sociale son caractère d'implacabilité révolutionnaire, pourrait bien commencer. RH.

Coups de Griffe

—o—

l'Hydre de la Révolution

On la croyait morte et elle ne l'était pas... Elle est apparue aux yeux des bourgeois atterrés lors d'un récent meeting de la Ligue des droits de l'Homme.

Ce fut sensationnel—dirait l'autre. Quoique l'animal ait l'air apprivoisé et l'aspect non apocalyptique (il n'a en effet qu'une seule tête — une tête de méphisto galeux comme on ne voit dans les jeux de massacre forains) on comprend que sa présence inspire une sacrée frousse aux bourgeois... (a voix surtout, au timbre caverneux et lugubre semble à redouter. Elle peut mettre en fuite tout un auditoire de philistins. Ah! cette voix de l'hydre révolutionnaire ! Craigniez-la bourgeois ! Si vous n'avez pas l'estomac solide, infailliblement vous serez en danger... de vouir !

L'autre jour au meeting, rien d'inquiétant ne se produisit. Nous ne pûmes que constater des symptômes alarmants. Il faut dire que le monstre parla peu. Il se borna à nous inviter à l'aller ouir et contempler dans un meeting qu'organise la **section bruxelloise de la Fédération revolutionnaire belge** *(n'oublions pas que nous sommes en plein domaine mythologique) !*

Pour une fois les bourgeois l'ont échappé belle... Mais quel avenir de calamités leur réserve cette hydre révolutionnaire dont l'audace ira bientôt jusqu'à solliciter parmi eux des auditeurs... et des admirateurs.

Déliquescence socialiste

—o—

Les élections sont annoncées pour 1910 et déjà la meute politicienne se prépare à lécher les pieds sales de Populo promu, pour quelque temps, à la dignité de Souverain, de Roi. Bientôt ce sera à qui s'aplatira le mieux devant le Grand maint on du Suffrage Universel. Catholiques, libéraux, socialistes — tous acrobates émérites, experts en l'art de prestidigitation politique — répètent fiévreusement leurs rôles. En des chapelles appropriées, en des cénacles d'occasion, ils rivalisent d'ardeur en vue d'élaborer des *plateformes* — c'est le terme consacré — toutes plus mirobolantes les unes que les autres. La foire aux mensonges va s'ouvrir. Le déballage des promesses commence...

Cette fois l'ignoble farce électorale présentera cette particularité, à savoir qu'il suffira de quelques sièges se déplaçant à gauche pour que l'étiquette du gouvernement devienne libérale. Voilà, 25 ans que les Blancs sont à la curée ; c'est bien le tour des rouges ! Ceux-ci cultivent effectivement les plus grands espoirs. Ils escomptent un succès et se préparent à prendre place au pouvoir.

Comme en toute chose, les socialistes ont pris les devants. Leur zèle en la matière ne connait pas de bornes. Voilà bientôt six mois qu'une polémique du « Peuple » nous a révélé que deux tendances se font jour dans le P. O. B., au sujet de l'attitude à prendre en face de certaines éventualités.

L'une de ces tendances représentée par MM. De Brouckère, Huysmans etc., s'en tient aux résolutions des congrès internationaux ce, conséquemment, repousse toute collaboration gouvernementale.

L'autre avec MM. Bertrand, Troclet etc., s'affiche résolument pour la participation au Pouvoir.

Une récente réunion du Conseil Général socialiste a mis en présence les deux tendances adverses. Aucune solution n'a été apportée. La discussion de la question viendra, paraît-il, dans une réunion ultérieure.

Constatons, dès maintenant, qu'au point de vue de la logique parlementaire l'idée défendue par M. Bertrand et ses amis est inattaquable :

Nous acceptons, a dit en substance le député Bertrand, le principe de la conquête des Pouvoirs Publics par l'action électorale. Si, à un moment donné, le Pouvoir nous œuvre ses portes, pourquoi hésiterions-nous à les franchir ? Nous sommes bien entrés dans les administrations communales, provinciales, en qualité d'échevins, de députés permanents etc. pour quelles raisons reculerions-nous devant les responsabilités ministérielles ? Nous devons être logiques jusqu'au bout et ne pas nous arrêter à mi-chemin. On nous oppose les résolutions d'Amsterdam, mais de quel droit les socialistes russes, japonais ou bulgares prétendraient-ils nous faire la loi ? De quel droit voudraient-ils nous imposer une méthode ? Chaque pays nécessite une tactique qui lui soit propre. L'unification des

méthodes est dogmatique et arbitraire. Nous soumettre aux décisions des congrès internationaux serait abdiquer notre mouvement. Si nous dédaignions les sièges qui pourront éventuellement nous être offerts par un gouvernement libéral — notre refus serait interprêté, par la masse électorale, comme un aveu de faiblesse, comme un signe d'impuissance à appliquer notre programme... Donc de la prudence et pas de bêtises !

Et le socialiste coureur — soulignant la contradiction qui existe entre les décisions du Congrès d'Amsterdam et les décisions des Congrès nationaux — de préciser la question en ces termes :

Nous pouvons lutter avec eux (les libéraux) et non gouverner avec eux ! C'est un non-sens Nous entrons au ministère provincial pour réaliser des œuvres et nous refuserions un ministère gouvernemental pour réaliser des réformes !

Il est maladroit de critiquer Warocqué (allusion à un article de Lekeu intitulé : *Le Pacte de Morlanwelz*) quand il réalise des œuvres, alors qu'on s'associe à des sous-Warocqué, des Boël, des Hiart...

Si nous sommes pour la conquête des Pouvoirs publics et la lutte politique il faut agir avec unité suivant la décision d'un Congrès national...

Contre ce langage de logique politicienne, contre la volonté qu'il exprime — se brisera l'intransigeance dogmatique du citoyen de Brouckère. Pris dans l'engrenage politique il faut aller jusqu'au bout, jusqu'à la culbute dans le bourbier. Il n'est pas possible de faire machine arrière.

Certes le prestige des Congrès internationaux est grand chez les socialistes. Et les résolutions qui en émanent ont une influence capitale sur l'attitude des chefs. Cependant force nous est bien de noter que ce prestige et cette influence ne vont pas jusqu'à l'abandon complet des petites préoccupations *assiett au beurristes*.

Et le fameux principe de la *lutte de classe* dont font si grand cas les néo-marxistes que devient-il dans cette course au Pouvoir, dans cette chasse aux mandats ?

Est-ce que l'alliance Warocqué-Tartempion, candidat du Parti, peut s'appeler *lutte de classe ?*

Parfaitement, répond la voix glapissante du financier Bertrand, parfaitement, collaboration de classe, lutte de classe — tous cela est du socialisme, et du pur !...

Notre Gorenflot socialiste doit avoir raison. C'est en effet du *socialisme belge*. Mais tout de même .. Pauvre, pauvre socialisme belge ! Dans quelle mélasse t'ont plongé les politiciens !...

Que sont tes syndicats mutualistes ? Et tes « entreprises commerciales » décorées pompeusement du nom de *coopératives ouvrières !* Des organismes moribonds, inertes et sans idéal, adaptés au régime capitaliste ! Des agglutinations de tubes digestifs ou de machines à cotiser, dont la contemplation a fini par écœurer des hommes qui pourtant n'ont pas peu contribué à vous engendrer.

Ecoutons le citoyen de Brouckère :

C'est en ne parlant pas de ce dont on doit parler qu'on fait des prolétariats assoupis, sans esprit de révolte ni de bataille ! *Avec tout notre esprit pratique nous sommes arrivés à ce résultat que notre classe ouvrière est deux fois plus exploitée qu'en France et que notre prolétariat n'a plus l'énergie qu'il faut pour se libérer...*

Nous avons les plus bas salaires et les plus longues heures ! Et voilà quinze ans que nous luttons au parlement ! !

Prêtons encore l'oreille au citoyen Huysmans :

Notre classe ouvrière est trop molle ; nos syndicats n'ont plus conscience de l'effort à faire sur le terrain de l'organisation sociale et de l'éducation prolétarienne...

Il faut réagir contre la tendance des coopératives qui deviennent trop des *entreprises commerciales* et des syndicats qui ne sont plus assez imprégnés de l'esprit de lutte. Nous n'avons pas fait ce que nous devions pour la Suède ; à peine a-t-on fait ce qui était nécessaire pour Ecaussinnes. Il y a des régions où l'on n'a consenti aucun sacrifice, des coöpératives qui ont refusé leurs subventions. *C'est trop d'avachissement...*

Nous ne pouvons qu'enregistrer ces aveux des deux leaders socialistes. Ils corroborent nos dires et apportent la confirmation pour ainsi dire officielle des prévisions que les anarchistes n'ont cessé de formuler dans le passé.

Dans l'occurence la netteté de paroles des citoyens De Brouckère et Huysmans découvre l'illogisme de leur attitude. Ils se plaignent que le prolétariat belge est *amolli avachi*, après *quinze ans d'action parlementaire !* Puisqu'ils reconnaissent que la politique n'a *rien produit* sinon un effet déprimant, pourquoi M. M. De Brouckère et Huysmans continuent-ils à préconiser cette tactique et à élaborer une *plateforme* trompeuse — vrai miroir aux alouettes — dont les vertus endormeuses leur sont connues ? Logiquement ils devraient ou bien abandonner totalement cette « action parlementaire » comme l'on fait les syndicats en France, ou bien encore — ne lui attribuer qu'une importance très secondaire comme c'est le cas chez les « insurrectionnels » !

Je me rends compte qu'il serait présomptueux de demander aux citoyens De Bouckère et Huysmans d'abandonner leur marotte. Ils appartiennent à cette race de politiciens qui trouvent qu'il est infiniment préférable d'agir *sur* le Peuple que *dans* le Peuple. A force d'user des fonds de culotte sur les bancs d'une salle de Rédaction de Congrès ou de Parlement — les leaders socialistes — même les mieux intentionnés, les sincères — ont fini par perdre toute faculté d'action. Ils écrivent, certes, ils parlent, ils esquissent de grands gestes, élaborent des tactiques mais quant à prendre contact direct et effectif avec les masses, jamais. Ils se cantonnent dans leurs attributions de secrétaires, de rédacteurs de journaux etc... somme toute ce ne sont que des dilettants qui s'intéressent beaucoup moins à une transformation de régime susceptible de généraliser le bien-être, qu'à leur petite vie béate et satisfaite au milieu de la considération imbécile des « prolétaires conscients » .

Ah ! ils ne sont pas des Révoltés. Rien ne les presse. Ils peuvent patienter, attendre, suivre le déroulement de l'évolution. Aux aléas d'un chambardement brusque, d'un devenir incertain, ils préfèrent les bonnes réalités tangibles et palpables d'une existence de « révolutionnaires » pourvus d'une sinécure !

Il n'est que trop évident que la causse du socialisme n'a rien à attendre de ses personnages plus ou moins décoratifs qui ornent certains postes de hiérarchie collectiviste. Ces Messieurs n'ont pas intérêt à accélérer la solution du problème social. De par leurs fonctions ils sont des *endormeurs*.

Au point de vue doctrine même ils échafaudent leur système sur des aperçus incomplets sur des considérations arbitraires qui, dans le domaine des réalisations ne peuvent qu'aboutir aux tâtonnements, aux oppositions de tactique, aux arrêts soudains, aux déviations, aux scissions et aux ruptures.

D'après les théoriciens socialistes belges le développement du socialisme serait lié à la centralisation capitaliste. Il progresserait avec celle-ci. L'édifice collectiviste se bâtirait à côté de l'établissement capitaliste. Avec les ans et la force du nombre il atteindrait fatalement en proportions et même il surpasserait l'édifice bourgeois. Alors si, parallèlement une majorité socialiste s'était créée au Parlement, la socialisation des moyens de production, la nationalisation du sol pourraient s'opérer sous coup férir, sans violence aucune, à l'aide de décrets...

Comme c'est simple ! mais aussi comme c'est d'une conception enfantine et surannée, contraire aux faits, en opposition avec l'évolution intellectuelle des individus !

Le seul mérite (!) de cette doctrine *apriorique* est d'impliquer une tactique de tout repos, une tactique qui n'exige aucun effort individuel, aucune initiative privée. Les destinées du socialisme sont entre les mains de messies, de pontifes groupés en comités directeurs. La masse n'apporte que les facteurs soumission, discipline, obéissance passive — principes qui constituent la « force principale » de la fameuse *armée aux cadres régides, (système allemand renforcé)* dont rêve le citoyen Huysmans :

Cette *armée* est en voie de formation, constatent les leaders. Mais il paraîtrait que les choses ne vont pas d'elles-mêmes ou que les commandants du troupeau (pardon de l'armée !) font preuve d'insuffisance ou d'impuissance.

« Nous souffrons dit, le citoyen Huysmans de l'esprit de décentralisation qui part de la *conscience anarchique*. Il faut plus de centralisation pour faire un grand parti. Il faut une armée avec une cohésion absolue des cadres... »

Est-ce qu'en accusant la *conscience anarchique* des maux qui accablent le partie ouvrier, le citoyen Huysmans n'espère pas libérer la sienne ? L'élémentaire bon sens, l'élémentaire raison ne démontrent-ils pas que ce n'est pas l'esprit de *décentralisation* qui paralyse les syndicats belges mais bien *l'excès de centralisation ?*

La centralisation prive les organismes syndicaux de toute liberté d'allure. Elle les enserre en un réseau ténu d'obligations, de restrictions, de règlementations diverses. Elle étouffe en chacun d'eux toute étincelle vitale, toute initiative, toute volonté d'action. Elle les aloudit, s'oppose aux revendications, aux grèves viriles, engendre une torpeur invisible. Quoi de plus monotone, de plus « pot au feu » que le fonctionnement de cet engrenage bureaucratique des mutualités, caisses de secours, caisse de chômage, de prévoyance, d'assurances etc. ?... Si, par exception — un ordre de mobilisation est donné d'en haut — ce qui arrive rarement car toute grève vide la caisse — faut-il s'étonner que le prolétariat assoupi ne sache que se croiser les bras ou dépiler en cortèges semblables aux mascarades de mi - carême ?

Voilà — sous le régime de la centralisation — à quoi aboutit fatalement l'éducation socialiste. Voilà à quel niveau tombe le mouvement ouvrier ! Des vôtes et des gros sous c'est tout ce qu'on peut espérer d'un tel prolétariat. Il est vrai que les politiciens et fromagistes ne demandent pas autre chose.

Dès lors on comprend difficilement leur jérémiades. Celles-ci ne s'expliquent que par certaines appréhensions.

C'est qu'en effet cet esprit décentralisateur que les politiciens redoutent, pourrait bien faire son apparition en Belgique, comme il l'a fait en d'autres pays.

Les politiciens sont à leur apogie. L'heure du déclin est proche. En France elle a sonné depuis nombre d'années. Le socialisme des politiciens et des mercantis ne répond plus aux besoins de bien-être et de liberté croissante au sein des couches profondes. Et c'est pourqoui si par en haut, le socialisme se perd dans le mercantilisme, la collaboration des classes etc., par en bas un mouvement de renaissance pourrait bien se manifester avant peu. Ce phénomène est prévu par Huysmans et Huysmans songe d'ores et déjà à resserrer les liens syndicaux ou autres. Vain espoir. L'avenir n'est pas à la centralisation à outrance, mais bien à l'application du *principe fédératif* mis en relief par Proudhon et revendiqué par les anarchistes. La société tend vers l'individualisation.

Scientifiquement c'est indéniable.

Et nous saluerons le jour où le prolétariat belge fera les premiers pas dans la voie de la décentralisation. Le régne des messies et des « hommes nécessaires » sera alors, bien près de sa fin. Plus de grasses prébendes et de gros appointements ! Plus de sinécures ! Appel à toutes les bonnes volontés agissantes au dévouement solidariste des militants ; aux énergies libres et désintéressées ; aux initiatives individuelles ! Emulation mutuelle des hommes au sein des groupements autonomes ! Action directe et co-éducation permanente ! Pas de compromission, pas de marchandages ! Pas d'arrêt ! La lutte, toujours la lutte, encore la lutte avec, pour objectif constante un idéal clairement élaboré !

Puissent les prolétaires belges s'orienter dans cette voie et dire : « Arrière les Politiciens ! »

RHILLON.

Naïveté !!

—o—

Je lis dans le « *Journal* » du 7 un article *humanitaire* signé J. Dhur, réclamant de la pitié. D'une façon assez émouvante, il nous montre, probable-

ment sans le vouloir, l'autorité dans toute sa laideur a. c. d. lorsqu'elle s'exerce à la caserne et aboutit — pour un rien — à un condamnation aux travaux publics. Jacques Dhur conclut à la suppresion du Code militaire qu'il qualifie — non sans raison — de draconien.

C'est un peu simple comme remède !

M. J. Dhur s'imagine-t-il que le Code étant détruit cela ira mieux ? Et peut-il croire qu'on va le supprimer ce Code si sévère et inique ? Allons donc ! Mais plus aucun soldat n'obéirait. N'est-ce-pas la crainte du Code qui les retient dans la voie de l'obéissance passive ? Et d'ailleurs n'est-ce-pas une des meilleurs garanties de la sécurité des bourgeois cyniques, que cette épée de Damoclès suspendue sur la tête du soldat enclin a esquisser le plus petit geste de révolte ?

Et vraiment il faut être aveugle ou ne pas vouloir comprendre que c'est l'autorité qu'il faut abattre ! Que c'est elle la cause *initiale* de tous les maux de l'humanité.

La douloureuse histoire que nous conte Jacques Dhur en est une preuve de plus. J. Dhur nous conte que deux soldats étaient unis par les liens d'une solide amitié.

Mais que, *malheureusement*, l'un d'eux fut promu Caporal... Inévitablement, les choses devaient se gâter.

Deux galons de laine sur sa manche, changèrent complètement le bonhomme qui devint arrogant autoritaire. Certain jour comme il avait donné simultanément deux ordres à son ex-ami, celui-ci lui répondit : Zut, naturellement... Le *Caporal* se fâcha et reitera ses ordres. Nouveau refus accompagné d'une expression populaire que l'intimité de naguère autorisait semble-t-il... Mais les circonstances n'étaient plus.

Notre *Caporal* montra séance tenante ce qu'était l'*autorité*. De par la force de ses galons, il octroya de la boîte à son ami. Celui-ci devient furieux à son tour (on le deviendrait à moins) et lors d'une visite du Caporal il le frappa au visage. Bravo ! Mais résultat : Conseil de guerre et *cinq ans de travaux publics !*

Tout ça à cause de *deux galons !* Niera-t-on encore que l'autorité est un fléau ? Niera-t-on son effet désastreux sur les individus déjà si incomplets ! Où sont les gens de cœur qui ne se révolteront pas à l'idée qu'un homme envoie son ami au bagne pour une peccadille ? Car prenez un homme doux et bon investissez le d'autorité, fatalement il en arrivera à en abuser et deviendra mauvais et nuisible pour ses frères. N'en n'avons-nous pas continuellement des preuves sous les yeux ?

Les hommes comprendront-ils enfin où gît le vrai mal et sauront-il l'extirper avec la racine ?

Comprendront-ils que c'est l'esprit d'autorité qu'il faut saper et détruire ? Tout qu'il y aura maitres et esclaves, voleurs et volés aucune entête, aucune fraternité ne seront possible entre les hommes ?

Cela les Jacques Dhur le comprendront-ils ?

R. CALLEMIN.

CHOMAGE ET CHOMEURS

—o—

On ne peut disconvenir que le chômage chronique sévit de plus en plus dans les pays « civilisés ». Le nombre des sans-travail s'accroit dans des proportions fantastiques avec une rapidité inouïe. Ce phénomène économique prévu par Marx et Bakoenine, provient de l'organisation capitalistique de la production.

La raréfaction du travail résulte du perfectionnement même de la technique du travail et du développement prodigieux de la machinerie depuis un demi-siècle.

« *Economiser les frais de main d'œuvre* » tel est le principe mis en application dans toute exploitation industrielle. La machine se substituant à l'ouvrier en est une des conséquences. Je mentionne entre autres exemples l'emploi du métier Northrop dans l'industrie textile. Un seul ouvrier peut en conduire douze ou quinze.

Voici d'autre part un passage significatif d'un rapport d'enquête effectuée à Roubaix : « Les ouvriers ont surtout insisté sur les progrès du machinisme qui, augmentant la vitesse des métiers, a augmenté la production avec un personnel ouvrier moindre. L'application des machines nouvelles aux peignages, aux tissages a eu pour effet de restreindre le rôle de l'homme, d'aggraver le chômage, d'élever le nombre des sans-travail et de faire monter les budgets d'assistance de 520.000 en 91 à 825.000 en 1903. »

N'est-il pas épouventable de penser qu'au XXme siècle, au sein de sociétés soi-disant civilisées — les découvertes du génie humain ne servent en grande partie qu'à accroître la misère des populations ouvrières ?

N'est-il pas effroyable de constater, tout autour de nous, des grèves, presque des émeutes provoquées par le progrès ?...

Encore à l'heure présente à Concarneau, les ouvriers sardiniers sont en lutte depuis des semaines contre des patrons ayant installé dans leurs usines de nouvelles machines plus expéditives que les anciennes !

On ne saurait s'arrêter trop longtemps sur un phénomène aussi douloureux, aussi monstrueux que le chômage forcé. Il renferme en lui-même la condamnation sans appel du régime actuel.

Le développement du machinisme et la substitution du travail mécanique au travail manuel ont eu cette double conséquence :

1° De jeter d'une façon constante sur le pavé des foules de travailleurs réduits à la famine ; bras innoccupés toujours prêts à s'offrir pour toutes les exploitations, pour toutes les besognes y comprises les plus viles ; véritable « armée industrielle de réserve » dont parle Karl Marx ; troupeau incolore et amorphe des vaincus, épaves sociales bafouées et méprisées...

2° D'occasionner les *crises industrielles* : accroissement formidable et brusque du nombre des chômeurs ; réduction de la production à zéro jusqu'au moment où les stocks, les magasins, les marchés seront dégarnis ; puis durant quelques mois, quelques années peut-être, jusqu'à ce qu'il y ait à nouveau *surproduction*, production accélérée avec l'aide éphémère d'une partie de *l'armée de réserve...*

Tel est l'ordre capitaliste !

Le phénomène du chômage permanent se présente avec des intensités fort peu différentes dans les pays à fortes industries.

En Angleterre les sans-travail sont légion. Périodiquement ils se groupent dans les grands centres et menacent Londres. On se souvient des démonstrations tumultueuses qui se produisaient il y a un an à Hyde-Park. Ce fut au cours de l'une d'elles que le député Grayson prononça les paroles qui lui valurent une certaine célébrité. « J'espère bien que vous ne vous laisserez pas mourir de faim. Vous conserverez assez de force pour voler ».

A la même époque le sénateur, ancien ministre Gauthier écrivait : « Le chômage et le paupérisme sévissent de plus en plus dans les grandes cités manufacturières ; l'armée, déjà imposante, des sans-travail s'accroit dans des proportions alarmantes préparant *un avenir de difficultés et de dangers* dont nul n'ose mesurer exactement l'importance. Pauvres et chômeurs de toutes sortes étaient, en 1901, au nombre de 782.000 ; ils étaient 823 000 en 1903 et 885.000 en 1905 ; ils atteignent en 1905 le chiffre formidable de 926.000 ». D'autre part une statistique récente publiée et commentée par la grande presse a révélé qu'il y a actuellement à Londres 34 personnes sur 1000, absolument dépourvues de tout « moyen d'existence ».

Que sont en présence de ces faits les fameuses Trades-Unions !...

Aux Etats-Unis une enquête rapportée par la commission du travail en 1903 constate que 23 % des salariés ont subi une moyenne annuelle de chômage de 10 à 11 semaines.

Et qu'on n'aille pas croire que cet état de choses est spécial à l'Angleterre et aux Etats-Unis. Non. Il règne aussi chez nous comme en Allemagne, en Autriche, en Italie, en France et ailleurs. C'est un phénomène d'ordre général qui a sa racine dans l'essence même du régime.

Un exemple saisissant des effets du chômage nous est fourni par la Verrerie ouvrière d'Albi, expérience communiste qui, dans son domaine, a eu à soutenir, et soutient encore à l'heure actuelle, la concurrence terrible des verreries Rességnier.

En 1904 le rapport d'un de ses administrateurs disait : « Comme il fallait s'y attendre la machine à souffler les bouteilles a fait son apparition en France et en d'autres pays. La première, inventée par M. Boucher de Cognac fut achetée immédiatement par M. Rességnier ainsi que le monopole pour le département du Tarn. Heureusement le conseil d'administration de la verrerie ouvrière veillait. Il manœuvra si bien qu'actuellement une machine fonctionne à l'usine du prolétariat. Nous pouvons même affirmer qu'au point de vue du fini du travail elle est supérieure à la première parue. Elle tourne le verre en le travaillant tandis que l'autre est à moule fixe.

» Mais un redoutable problème se pose : *La machine réduit de 50 % le personnel nécessaire à la fabrication et n'exige que des ouvriers peu exercés là où des ouvriers expérimentés sont indispensables aujourd'hui.* »

Voilà donc ce qui se passe, avec une inexorable fatalité, dans une association ouvrière communiste ! Le syndicat ayant assuré l'œuvre de production ne peut pas vaincre le désastre causé par le chômage inévitable.

Et que sera-ce donc, dans quelques années lorsque l'emploi généralisé de l'électricité dans l'industrie aura fait sentir sa répercussion profonde sur la vie sociale tout entière ?

*
* *

Sur quelque terrain que l'on se place pour résoudre le problème social, à quelque point de vue qu'on l'envisage il n'est point permis, désormais, d'ignorer ou de faire semblant d'ignorer cette question du chômage fatal et croissant dont j'ai exposé plus haut quelques aspects.

Dès qu'on quitte la sphère des spéculations abstraites c'est, en effet, vers cette réalité terrible que convergent les regards. Les savants de la bourgeoisie, les sociologues l'ont étudiée. Ils ont présenté des remèdes, indiqué des moyens pour atténuer ou voiler le mal. Mais la plupart ont eu garde de s'attaquer directement aux causes.

En Angleterre par exemple, le philanthropisme bourgeois s'exerce sur une large échelle. « Sans lui a dit un rédacteur du « Monde Economique » — il y a longtemps que le peuple se serait révolté contre un régime sous lequel il ne peut espérer aucune réforme immédiate ».

Le remède philanthropique des bourgeois agit donc uniquement à la façon d'un calmant. Produira-t-il son effet encore longtemps ? Il est compris d'en douter lorsqu'on tient compte de certains évènements.

Les réformateurs socialistes qui ne tiennent pas à rester en arrière dans l'œuvre de replâtrage social — croient trouver la solution de la question dans les *assurances ouvrières* et *sociales* contre le chômage — lesquelles procureraient un secours aux sans-travail. Solution illusoire ! Quelle somme ne faudrait-il pas trouver pour secourir efficacement les sans-travail ? Si l'on songe que, d'après la méthode socialiste il faudrait soutenir également les travailleurs grévistes on se demande à quelle source insondable l'on pourrait puiser. Le remède socialiste est tout à fait chimérique. Il n'est d'ailleurs pas désirable. La question n'est pas de celles qui se tranchent avec une loi.

Le syndicalisme révolutionnaire lui-même, reste désarmé et impuissant en présence du chômage forcé, fatalisé par le système de production capitaliste. Bien pis il est limité contre-carré dans son action, dans sa tactique, dans son but par ces flots grossissants de

sans-travail qui déferlent constamment sur lui. Le syndicalisme n'embrasse pas les intérêts des prolétaires attachés à la production machiniste, dont le rôle n'est, bien souvent, qu'un rôle de surveillance facile à tenir ; il n'embrasse pas les intérêts des sans-travail lesquels subissent en permanence l'état de grève *malgré eux ;* il ne comprend pas les intérêts des déclassés innombrables qui vivotent au jour le jour en quête de travail ou de pain, sans profession et sans métier.

Il y a donc en quelque sorte antagonisme entre travailleurs — antagonisme qui aboutit parfois à des conflits auxquels on n'attribue pas toujours leurs causes réelles.

On ne s'explique pas l'intérêt qui pourrait pousser les foules de sans-travail à se syndiquer (puisqu'elles n'ont pas de métier bien qualifié) ou bien à soutenir les syndiqués dans leurs revendications. On ne peut décemment exiger d'elles qu'elles s'intéressent aux luttes syndicales puisqu'elles sont — économiquement — en dehors. M. Jaurès — dans un discours prononcé à la Chambre le 11 mai 1907 — avoua clairement que *les intérêts des sans-travail et des syndiqués en grève sont contradictoires.* « Pourquoi, dit Jaurès, la grève a-t-elle été vaincue ? (il s'agit de la grève des cuisiniers et garçons de restaurant de Paris). Pourquoi ? Parce qu'il a été trop facile au patronat de remplacer les ouvriers par les innombrables chômeurs exténués par une longue misère et qui attendaient avidement les vacances qui pouvaient s'ouvrir. »

On ne peut être en moins de paroles plus explicite.

Il apparaîtrait donc comme certain qu'au sein même de la classe ouvrière deux catégories de prolétaires se trouvent, opposition pour des raisons d'ordre vital. D'une part il y avait un prolétariat corporatif organisé en syndicats, visant à la conquête du Pouvoir pour déposséder les capitalistes et mâter ensuite les nombreux mécontents qui — se trouvant lésés par le nouveau régime, ne voudront pas l'accepter. Il y aurait d'autre part, sur les derniers échelons de l'échelles, une multitude de travailleurs non qualifiés : ouvriers intermittents, sans-travail, miséreux, déclassés, parias de tout ordre qui n'ont à attendre de la philanthropie bourgeoise que de dédaigneuses aumônes, qui ne peuvent espérer des réformateurs socialistes que de vagues promesses et qui lorsqu'ils tournent les regards vers leurs frères des syndicats, se heurtent infailliblement à l'exclusivisme corporatif d'une sorte d'aristocratie ouvrière !

Se demande-t-on quelles pourraient être les bases de revendications de ces travailleurs chassés de l'usine par la machine ? Que pourraient-ils bien réclamer ces gueux *dont on n'a plus besoin ?*

Si les bénéficiaires du régime actuel s'appelaient tous M. Joseph Prudhomme, ah ! comme la question serait vite tranchée !

A l'instar de Marie-Antoinette qui disait en parlant du peuple de Paris : « Il n'a pas de pain ! Hé bien ! qu'il mange de la brioche ! »

M. Prudhomme sentencierait solennellement : « Quiconque n'a pas de travail ne veut pas travailler. Quiconque ne travaille pas ne doit pas manger. Quiconque... »

Mais, heureusement pour elle, la bourgeoisie ne renferme pas que des Joseph Prudhomme dont les têtes courraient le risque, par trop évident, de se prouvener un jour ou l'autre aux extrémités des piques. La bourgeoisie compte des Clémenceau, des Briand, des Viviani, des Millerand etc. de ces hommes qui n'ignorent rien de la question sociale, qui l'ont scrutée à fond, envisagée sous tous ses aspects — de ces hommes qui, hier — prêchaient la révolte aux affamés et qui, aujourd'hui, après s'être installés au pouvoir — s'appliquent, avec une égale logique, à endiguer, canaliser, le flot montant de la misère.

La vraie force, la seule force de la bourgeoisie, en tant que classe sociale réside dans la valeur de ses hommes. Grâce à eux, grâce encore au concours des politiciens socialistes, elle peut espérer maintenir, tant bien que mal, le *statu quo* pendant un certain nombre d'années. Mais il est a prévoir que malgré les replâtrages, malgré les emplâtres qu'on lui applique des convulsions terribles viendront secouer ce grand corps tout meutri et torturé du prométhée moderne : le prolétariat.

On ne saurait présager des évènements, on ne saurait prédire ce qui va se produire, mais on peut se livrer aux conjectures et il est permis de formuler un souhait.

Hé bien ! je souhaite ardemment que la situation empire ; je souhaite que la crise s'aggrave, je souhaite que la misère sévisse avec une intensité croissante.

La misère, dit on, n'engendre pas la révolte. C'est vrai. Mais l'excès de misère l'engendre à coup sur. L'histoire en témoigne. On objecte que les insurrections de la faim n'ont pas toujours pleinement réussi. Possible, mais elles ont préparé la voie à d'autres batailles qui elles, ont été plus fécondes ; elles ont ensemencé, l'avenir et créé du mouvement.

Que les bandes affamées se reforment donc et qu'elles s'épandent en flots grondants et tumultueux dans les rues des cités. Qu'elles pillent sans vergogne les grands magasins et qu'elles ne craignent pas de s'attaquer au coffre fort sacro-saint — dussent-elles verser un peu de ce sang précieux du bourgeois sur l'or divin !

Alors je ne me demanderai pas si je suis en présence d'une « révolte impulsive ». Je ne m'inquiéterai pas de savoir si les insurgés faméliques ont été préalablement gavés de theorie et si chacun d'eux possède en poche un plan de reconstruction sociale... Je noterai simplement que des êtres sont entrain de conquérir de haute lutte leur droit à la vie ; qu'ils auront cessé d'être — ne fût ce que temporairement — de vils esclaves et qu'ils se seront élevés au moins un instant à la dignité d'hommes.

BARSAC.

CANDEUR OU CYNISME

—o—

De tendres mères de famille soucieuses de l'hygiène morale à accorder à leur progéniture, viennent de protester, par la voix des journaux, contre l'incorporation dans les casernes de la métropole, de 11.000 condamnés de « droit commun ».

Quelle candeur bien bourgeoise, quelle étroitesse d'esprit ce simple fait ne dénote-t-il pas ?

Cela frise le cynisme.

En effet où est le critérium de moralité invoqué par ces bougresses ? La condamnation qu'octroie la machine à juger ! Est-ce assez imbécile ? Est ce assez hypocrite ? Qu'y a-t-il en effet de plus déprasé, de plus foncièrement amoral où immoral que ces « fils à papa » ces « petits sucriers » pourris à vingt ans par le luxe et la débauche ?.. Ne sont ce pas ceux qu'on devrait éliminer ? N'est-ce pas, par en haut, que devrait logiquement s'opérer la sélection ? Mais à quoi bon puisque le milieu pourri, hideux, infect, généteur de vice et de crime — reste ?

Allons ! bonnes mamans, excellentes bourgeoises honnêtes putins ! un peu de pudeur et de réserve!

Vous qui enseignez secrètement à vos rejetons la pratique des vices « nécessaires », vous qui dites que Mimi Pinson est faite exprès pour servir de jouet - - chair à plaisir pour vos morveux, souffrez que vos chers enfants — chair de votre chair, sang et votre sang — aillent parfaire leur éducation dans les casernes — avec les apaches.

Ils y seront à leur place, allez dans ces bordels.

Une seule chose est à craindre : C'est que l'exemple des hautes vertus que vous leur aurez inculquées — ô mères bourgeoises ! — ne suffise à contaminer les fils du Peuple jusques et y compris les apaches eux-mêmes !

Imprimerie du « Révolté » DESFLANDRES, 17, rue de la Cité, Ixelles

Valeur de l'interprétation historique

Nul ne possède la vérité car l'absolu n'existe pas. Les êtres humains se meurent dans le domaine multiforme et infiniment varié des relativités. Il ne leur est pas possible de se faire une représentation rigoureusement exacte et immuable des conditions naturelles qui les environnent.

La réalité des phénomènes leur échappe. De ceux-ci, ils ne perçoivent que les apparences. Que sommes-nous ? — D'où venons-nous ? — Où allons nous ? — Quel savant qui pourrait répondre avec certitude à ces trois questions ?

D'un fait coustaté, imparfaitement (car nos moyens d'investigation mentale sont imparfaits) notre cerveau échafaude, à l'aide de l'hypothèse une théorie ou système qui ne peuvent présenter qu'un caractére de *vérité relative.* C'est un pas de fait vers la vérité absolue. Mais celle-ci se dérobe toujours aux regards des savants. Elle leur échappe au moment même où ils croient la saisir.

Combien de théories, combien de lois qu'on croyait solides, inébranlables même ce qui pourtant se sont éffritées comme verre sous les coups de pic des chercheurs ?

Hier c'était la théorie atomique — base de la chimie moderne — qui s'écroulait à la suite des travaux de Curie, de Gustave Lebon et de quelques autres. Exemple typique d'une véritable révolution scientifique accompli un peu d'années !

Qui nous dit que dans quelques décades la nouvelle théorie — si captivante et si féconde — *de l'atôme destructible* ne cèdera pas sa place à une autre née d'observations nouvelles ?

Sur toute l'étendue du vaste champ des sciences ce ne sont que substitution de théories à théories. Les principes la plus solidement établis — les « vérités démontrées » — s'évanouissent à la lumière de l'analyse. Comment dans ces conditions ne pas s'armer du goute en présence des affirmations scientifiques ?

(*A suivre.*)

Bibliographie

Aux camarades et libertaires anti-scientifiques. — Vient de paraître n° 3 de la « Vie Naturelle », feuillets anarchistes anti-scientifiques.

Sommaire : Science et anarchie ; La Recherche des Causes ; Le Mimusops Balata ; Le début de la société anarchiste sera Naturien ; Réponses à quelques objections ; Mouvement anti-scientifique ; Communications ; Notes ; Bilan.

Adresser communications, timbres et mandats au camarade Henri Zisly, 14, Rue Jean Robert, Paris.

Reçu pour Hartenstein

Par Ledoux : Jean V., 1 fr. — Boucheron, 1 fr. — Jules Ledoux, 1 fr. — P. Etienne, 1 fr. — Ransin, 0.50 fr. — Renson, 0.50 fr. — Hariga, 0.50 fr. — Hebram, 0.25 fr. — Raymond, 0.25 fr. — Brassine, 0,50 fr. — Hermans, 0.50 fr. — Total : 7 fr.

Par Deflandre : 2 fr.

Iconoclaste de Verviers, reçu 500 broch.

Pour le Journal

Groupe de Liège par Ledoux, 6.50 fr.
Groupe de Gilly par Preumont, 4 50 fr.
Henri Zisly, reçu mandat.

Aux Amis

Jean Deboe quittant Bruxelles, les camarades enverront désormais tout ce qui se rapporte à la F. A. B. à Deflandre, 17, rue de la Cité.